fouilles récentes entreprises à Ostie : à côté des « immeubles de rapport » longtemps donnés comme type de l'habitation dans cette ville, elles ont fait apparaître un nombre considérable de maisons de style grec, révélant ainsi un aspect « pompéien », jusqu'ici insoupçonné, du grand port antique.

III.

SÉANCE DU SAMEDI 12 MARS 1949.

Président : M. A. DAIN.

Membres présents. — MM. J. Bayet, J. Beaujeu, B. Blumenkranz, Mlle Y. Bongert, M. A. Bourgery, Mlle E. Brayer, M. P. Courcelle, Mlle Demougeot, MM. R. Dumaine, J. Dumoulin, A. Ernout, Mlles J. Ernst, A. Freté, MM. E. Galletier, M. Gautreau, R. Goujard, R. P. V. Grumel, Mlle A.-M. Guillemin, Mlle J. Hatinguais, M. J. Heurgon, R. P. M. Hubert, MM. Y. Lefèvre, J. Le Gall, M. Lemosse, H. Lévy-Bruhl, C. Margueron, Mme C. Margueron, M. J. Marouzeau, R. P. Michaud-Quentin, Mme H. Michel-Lévy, MM. R. Noiville, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, Mlle H. Pétré, Mgr L. Pichard, MM. R. Poncelet, J. Rabaté, Mlle Ravary, MM. G. Raynaud de Lage, J. Reinach, M. Ribaud, M. Riffaterre, Ch. Samaran, Mlle A. Tachauer, RR. PP. Testard, Fr. Tollu, M. A. Vernet, Mlles J. Vielliard, J. Zimermann.

Communications du Bureau.

M. MAROUZEAU propose de remplacer la séance d'avril par une visite au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, dont il trace le programme.

Il fait part en même temps du projet d'une excursion-congrès à Lille pour les vacances de Pentecôte, et sur son invitation M. HEURGON esquisse le programme du voyage que s'offrent à organiser nos collègues lillois.

Enfin, il invite les sociétaires à lui présenter dès maintenant des suggestions relatives au Congrès des études classiques qui se tiendra à Paris en août-septembre 1950.

Communications à l'ordre du jour.

I. — Le R. P. HUBERT appelle l'attention sur *quelques aspects du latin philosophique aux XIIe-XIIIe siècles.*

Le vocabulaire technique de la philosophie fut partiellement constitué par un recours au fonds latin : emprunts de mots courants (*lectio, legere, disputatio, auctoritas, respondere, determinare*...), coagulation

d'expressions primitivement analytiques (*quodlibeta, postilla...*). A côté de mots présentant simultanément plusieurs sens techniques (*collatio*), d'autres soulignent par leur succession la progressive élaboration d'une notion (de *sacra pagina* à *sacra doctrina*). — Par ailleurs, les traducteurs transforment profondément la langue, soit qu'ils imposent à un mot des acceptions grecques (*idea, accidens, habitus...*), soit qu'ils transcrivent le grec (*theoria, schemata, epicheia, hypostasis...*), soit surtout que, voulant éviter l'infidélité de mots trop abstraits (*quantitas, existentia*), ils utilisent des expressions analytiques contraires au génie latin (*quod quid est, hoc propter quid, ipsum esse subsistens, per aliud...*). — Mais surtout, derrière le vocabulaire de l'être, par exemple (*essentia, esse, existentia, substantia, subsistentia*), ou sous des mots comme *imaginatio, mens, anima*, surgissent judaïsme et stoïcisme, platonisme et aristotélisme, Platon et Augustin, la médecine et la rhétorique, les Arabes et les juristes, réclamant des acceptions contradictoires. Face à ces problèmes, engageant la vue même du monde, les maîtres s'affirment en de conscientes options idéologiques qui dotent les mots et la pensée de valeurs souvent nouvelles ou durables.

En concluant, le P. Hubert souligne trois facteurs qui, pense-t-il, contribuèrent à dévier le latin de son génie : 1° Les chrétiens traduisirent les textes païens avec le même idéal qui les guidait lorsque, commentant et traduisant la Bible, ils se faisaient un devoir de transcrire la moindre nuance d'un écrit inspiré et œuvré par Dieu lui-même, préférant être fidèles au texte original plutôt qu'au génie latin. — 2° Dans l'abondant patrimoine grec, alors que les Latins d'époque classique s'étaient principalement attachés aux richesses de la tradition rhétorique, pour son efficacité pratique et sa richesse littéraire, les scolastiques, soucieux de profondeur philosophique et de précisions nuancées, exploitèrent la tradition dialectique et du coup transformèrent le latin, connaturellement apte à la rhétorique, en une langue dépouillée, concentrée et scientifique. — 3° Enfin, le scandale d'une telle rupture avec les traditions classiques, bien qu'ils eussent été scolairement formés à l'école des Cicéron et des Ovide, frappait peu des hommes dont la psychologie avait été modelée en des langues maternelles romanes ou germaniques et dont la pensée avait mûri dans l'international climat de Paris ou d'Oxford. Le jour où est reporté en Italie le centre de gravité de l'Occident intellectuel, on retrouve la rhétorique ; c'est la Renaissance. Mais, concurrencé par les langues modernes, le latin, en se fixant dans la correction et l'élégance authentiques, devient une langue morte, alors qu'en son avatar médiéval il était demeuré le langage vivant et malléable de l'élite intellectuelle.

— M. A. Dain, président, remercie le P. Hubert de cette communication qui ouvre de larges perspectives sur une époque et un domaine peu explorés.

— M. P. Courcelle souligne qu'il ne faudrait pas attribuer aux traductions d'époque carolingienne la qualité de l'époque ultérieure : un Hilduin, un Scot Érigène travaillent à grand renfort de glossaires, comme ils peuvent ; et nous savons mal ce qu'ils ont cru comprendre. Il pense aussi que l'exposé du P. Hubert vaut plus pour l'histoire de l'aristotélisme que pour celle du platonisme ; celle-ci a des sources plus complexes, ne serait-ce qu'Augustin. Le P. Hubert se déclare sur ce point d'accord avec M. Courcelle. Celui-ci soumet enfin à la Société une question non résolue pour lui-même : celle de la reprise du contact avec l'hellénisme après la rupture du VII^e^ siècle.

— M. J. Marouzeau demande quelle place tenait Cicéron dans ce milieu culturel. Le P. Hubert précise qu'il présidait à ce que nous appellerions la formation secondaire, qu'il dominait certains genres littéraires (épître, harangue), mais qu'il n'apparaît guère en philosophie, sauf en certains lieux de la morale, par influence du *De Officiis* ou des définitions empruntées au *De inventione.*

II. — M. J. Heurgon présente une remarque sur certaines particularités de forme du *Pervigilium Veneris.* Laissant de côté les problèmes controversés de la date et de la signification de cet énigmatique poème, il étudie « l'abus étrange, poussé jusqu'à la manie » (J. Marouzeau), qui y est fait de la préposition *de.* Elle apparaît 14 fois en 93 vers ; mais surtout elle y occupe une place presque fixe (9 fois sur 14), au premier demi-pied du cinquième trochée, devant un nom et son qualificatif non disjoints, et chacun presque toujours trisyllabique :

Et nemus comam resoluit de maritis imbribus.

Il s'agit donc là, évidemment, d'un cliché métrique, analogue à celui que M^lle^ Guillemin avait signalé dans l'hexamètre virgilien (*de pectore ducit*) et qui sera utilisé en poésie épique jusqu'à la fin de l'antiquité. Mais de ce procédé commode, et qui aurait dû connaître le même succès, il faut constater qu'on ne trouve aucune trace dans l'ensemble des tétramètres trochaïques catalectiques qui nous sont parvenus. Il n'y a rien de tel ni chez Varron ni chez Lucilius, ni dans les chansons de soldats que Suétone et Vopiscus nous ont conservées, ni dans les épigrammes funéraires ; rien de tel dans le *De qualitate uitae* de Florus, ni dans l'*Amnis ibat* de Tibérien, ni dans le *Scande caeli templa* de Martianus Capella ; rien de tel chez Sérénus, Ennodius ni Luxorius. Le pre-

mier exemple, en dehors du *P. V.*, surgit au début du v^e^ siècle dans le *Cathemerinon* de Prudence (IX, 100) :

Cerneres coire membra de fauillis aridis.

Et il y en a un autre dans les *Mythologies* de Fulgence (l. I, Helm, p. 7), en 533 :

Ferte gradum properantes de uirectis collium.

Or, ce vers de Fulgence retiendra d'autant plus l'attention qu'il précède immédiatement une citation presque textuelle des vers 18 sq. du *P. V.* D'autre part, le poème dont il est extrait a déjà été présenté à la Société des Études latines (séance du 9 mai 1931) dans une communication de Mathieu Nicolau, qui y voyait le plus ancien essai de poésie latine accentuelle (cf., du même auteur, *Les deux sources de la versification latine accentuelle*, *Bulletin Du Cange*, IX, 1934, p. 55 sq.) : la quantité n'y est plus observée, mais il y a coïncidence de l'accent et du temps marqué. On peut se demander si le souvenir du *P. V.* dans les écoles païennes d'Afrique n'a pas été entretenu par le sentiment que le cliché qu'il avait mis en œuvre permettait de résoudre le conflit entre poésie métrique et poésie rythmique : toutes les fins de vers avec un *de* répondent à la fois aux deux exigences. On peut même, allant plus loin, supposer que l'auteur du *P. V.* était déjà soumis plus ou moins consciemment à cette préoccupation. Si, comme il n'est pas interdit de le croire, il a vécu au plus tôt au IV^e^ siècle, il a dû se heurter aux gênes que constituait un accent qui était devenu accent d'intensité et dont ne tenait pas compte la métrique traditionnelle. L'abus du cliché en question peut paraître un essai de solution du problème. Ses fins de vers au moins satisfaisaient la routine et la nouveauté, et c'est à la préposition *de* qu'il devait cette chance. D'où l'espèce de jubilation avec laquelle il s'en repaît :

de cruore deque Amoris osculis
Deque gemmis deque flammis deque solis purpuris.

de même qu'il a recours, ailleurs, à la répétition allitérante de *quae* :

Quaeque siluas quaeque lucos quaeque fontes incolunt.

— M. M. Durry, président, souligne l'intérêt de la méthode « interne » appliquée à cette ingénieuse démonstration.

— M. J. Marouzeau, en rattachant les observations de M. Heurgon à celles qu'avait présentées M^lle^ Guillemin dans sa thèse sur la préposition *de*, saisit l'occasion de rappeler l'intérêt que présentent les études de clichés, qu'il a souvent recommandées dans ses Chroniques.